

Eloge du meurtre par temps d'oubli

IL N'Y A PAS si longtemps, notre monde était balisé. On pensait savoir où se trouvaient la gauche et la droite, situer sans peine l'horizon du Bien et l'axe du Mal, reconnaître au premier coup d'œil le visage des victimes et la face des bourreaux. La littérature en témoignait, surtout quand elle se disait « engagée » : certes, le paysage n'était pas simple, mais l'écrivain disposait de références assez solides pour s'autoriser à prendre position. Symétriquement, le lecteur croyait pouvoir décider si le roman qu'il tenait entre ses mains était ou non porteur de liberté.

Aujourd'hui, tout est plus compliqué. La conscience occidentale a perdu un à un ses repères familiers. Et l'écrivain qui explore cette panique est en situation délicate. Prendre ses responsabilités, pour lui, ne consiste plus à

accompagner le sens de l'histoire, mais à exhiber la déraison du temps. Pour ne citer que deux exemples français, Nathalie Azoulay, dans *Les Manifestations* (Seuil, 2005), et Thierry Jonquet, dans *Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte* (Seuil, 2006), ont décrit le vacillement des Lumières et la décomposition de la culture antiraciste dans le paysage de l'après 11-Septembre. Encore leurs textes maintenaient-ils un lien entre le monde d'hier et les tourments du jour : ils laissaient intacte une part d'espérance.

Dans son premier roman, *Zimmer* (Allia, 78 p., 6,10 euros), Olivier Benyahya franchit un pas supplémentaire. Sa brève fiction met en scène un personnage invraisemblable, un vieillard abject, dont la folie charrie les nappes de langage les plus morbi-

des de notre époque. Ancien déporté d'Auschwitz, Bernard Zimmer est un juif qui manie les clichés antisémites, un persécuté qui hait les opprimés, une proie devenue prédatrice. Entre deux goûters avec ses petits-enfants, il abat des hommes dans la rue. Un juif de gauche, notamment, et surtout des Arabes. Son monologue constitue une sombre méditation sur la vanité de la mémoire et la trahison des mots. Personne ne veut tirer les leçons du XX^e siècle ? Vive l'oubli ! Tout le monde s'assoit sur la justice ? Vive la guerre !

D'une violence suffocante, son discours ne se prête guère au « jeu » de la citation. Disons simplement qu'une fois le livre refermé une question s'impose : qui est donc l'auteur de ce texte, un provocateur cynique, un petit salaud, un authentique écrivain ?

Pour le savoir, la tentation était grande d'aller rencontrer Olivier Benyahya, 35 ans. Tout en ayant bien conscience que cela ne servirait à rien. Après une heure de conversation, nous n'étions pas plus avancé. Décidément, il fallait revenir au livre. Et constater : il y a ici une fiction d'une grande puissance littéraire, un roman d'intoxication volontaire, pour paraphraser une formule du philosophe Peter Sloterdijk. Selon celui-ci, les vrais penseurs sont ceux qui se laissent contaminer par les substances les plus dangereuses de leur temps. En ce sens, Olivier Benyahya ne s'est pas défilé. D'où la terrifiante ambivalence du livre : il chatouillera agréablement les racistes ; mais il bouleversera à coup sûr les femmes et les hommes de bonne volonté. ■

Jean Birnbaum